

DANS LA REGION

MANIFESTATION SYNDICALE à Dorignies

Basly acclamé par toute la population - Une journée nouvelle

Comme nous l'avons dit succinctement hier, la manifestation de dimanche fut grandiose. Basly se souleva longtemps des ovations sans cesse renouvelées tout le long de son parcours. Dès qu'il sortit de son wagon, à la gare du Pont-de-la-Belle, les vivats éclatèrent, les musiques se mirent à jouer. Le député de Lens passa entre les bandières des syndicats et musiques de Lefort, Waziers, Verriers de Dorignies, Bigophones de Dorignies. A ce moment le citoyen René Rouzé, délégué mineur à Dorignies, prononça l'allocution suivante :

Citoyen Basly,

Il y a de ces moments dans la vie qui sont précieux ; je connais aujourd'hui un de ces moments-là. Etre chargé de vous recevoir, de vous souhaiter la bienvenue au milieu d'une telle affluence, n'est-ce pas une joie très pure ?



LE CITOYEN BASLY

Depuis longtemps, depuis votre adolescence, vous consacrez votre santé, votre vie, le meilleur de vous-même aux mariages du capital.

En leur apprenant à utiliser avec méthode l'action syndicale et à mettre en pratique les principes du socialisme, vous donnez aux victimes le moyen de résister contre les derniers rebuts de la monarchie. Vous avez obtenu des résultats étonnants ; depuis dix ans que nous n'avons eu l'honneur de vous recevoir, votre exemple a été suivi, votre parole a été écoutée ; l'une et l'autre ont porté des fruits ; les attaques se sont répétées, les attaques adressées à l'action syndicale et à vous-même, attaques émanant des jaunes et des anarchistes de pacotille ; nous avions les yeux constamment tournés vers vous, nous admirions votre loyauté.

Nous sommes fiers de vous avoir aujourd'hui parmi nous ; nos acclamations viennent de vous le prouver. Nous espérons fermement que longtemps encore vous resterez à votre poste de combat.

Au nom de tous les camarades présents, je suis heureux de vous souhaiter aujourd'hui la bienvenue. Citons vous ensemble : « Vive Basly ! Vive l'action syndicale ! Vive la République sociale ! »

Le Cortège

Sur ces acclamations de reprendre et le cortège se forma. Il s'éleva vers les rues de Dorignies, tout autour des maisons sont pavées. L'enthousiasme est indescriptible. Des mains innombrables se tendent au passage vers Basly, qu'encadrent Goniaux et Quintin.

Les bandières des syndicats battent au vent. Le temps semble vouloir participer à la fête. Il fait doux et agréable. On chante une chanson composée pour la circonstance par un membre des Bigophones et on fraternise sous les noms de Basly et de Goniaux.

Lorsqu'on arriva au salon du Bal-Volant, on se groupa, dans l'attente, un grand nombre de militants, des grands clameurs s'élevèrent. Il n'y a pas une note discordante.

La Réunion La conférence de Basly

Au bout de quelques minutes, 1.500 personnes au moins se tassèrent dans le salon. On remarqua la présence de nombreuses citoyennes qui ont tenu à venir saluer et écouter les défenseurs de la classe ouvrière.

A l'unanimité, le citoyen Goniaux, député du Nord, est nommé président du bureau. Il a comme assesseurs les citoyens Verschaave, typographe ; Blot, installateur ; Nozier, verrier ; Berthaux, mineur, sin-le-Noble ; Defontaine, mineur, Dechy ; Finois, Guesnain ; Dainaut, Lefort ; Lesnes, Roost-Warand ; Lenoir Sylvain, Pont-de-la-Belle ; Beaumont, Waziers ; Wascourt, Raimbescourt ; Lefebvre, Aubry ; Hussard, sin-le-Noble ; Wannequin, Roost-Warand ; Hauffers.

A citer en outre les citoyens Verchaux, Larue, conseiller municipal de Waziers, délégué mineur ; Louis Dubois, Maurice Guironnet, Etréty, du Pas-de-Calais.

(Si des omissions se sont glissées dans cette énumération, nous en présentons nos excuses aux intéressés. La foule était si compacte qu'il était impossible de distinguer chacun.)

Allocution de Goniaux

A peine le silence s'est-il fait que Goniaux, l'évêque de personnalité, dit-il en substance, les questions de personnes sont vaines ; pour sauvegarder leur droit, pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers doivent s'organiser puissamment. Il y a de grandes choses à réaliser, de grandes réformes à obtenir ; il y a le jour, les 8 heures, les retraites des travailleurs, l'émancipation intégrale du prolétariat. Donc, tous au syndicat, tous au travail.

Allocution de Quintin

Quintin, le dévoué secrétaire adjoint du syndicat des mineurs du Nord, succède à Goniaux. Il évoque les questions de personnes, les questions de personnes sont vaines ; pour sauvegarder leur droit, pour faire aboutir leurs revendications, les ouvriers doivent s'organiser puissamment. Il y a de grandes choses à réaliser, de grandes réformes à obtenir ; il y a le jour, les 8 heures, les retraites des travailleurs, l'émancipation intégrale du prolétariat. Donc, tous au syndicat, tous au travail.

Discours de Basly

Avec la bonhomie souriante qui lui est coutumière, Basly fait justice de certaines attaques injustes. Il est facile à quelques jaunes de dire qu'ils n'ont jamais tenu d'industriels de travail de jour de révolution et de dire que nous n'avons rien fait pour les travailleurs. Il est commode de coloniser à jet continu au lieu de travailler.

Brouthoux (au nom de Brouthoux on rit ; évidemment le pauvre homme ne peut pas être pris au sérieux) a dit : Prenez la mine. Mais Brouthoux n'a rien pris du tout.

Il faut négliger les inactifs de son espèce et s'occuper de choses sérieuses. Les lois, a-t-il dit, n'ont servi que les ouvriers qui travaillent s'en servent (applaudissements). Eh bien, une loi de 8 heures a été votée, avec des dérogations qui permettent aux patrons de ne pas l'appliquer.

Il y aura rien à espérer tant qu'il n'y aura pas au pouvoir des représentants du peuple. Ce jour-là la révolution sera faite. Pour arriver à ce but il faut s'unir. Il ne doit régner entre travailleurs aucune animosité ; en attendant que les ouvriers qui travaillent s'en servent du pouvoir, il n'est pas impossible de tirer des gouvernements qui se succèdent des réformes utiles. Ces réformes assureront aux prolétaires plus d'argent, plus de liberté et leur permettront de s'instaurer à l'humanité.

Basly rappelle les jours amers où on les accusait lui et ses amis, d'être des généraux sans armée. Il rappelle toutes les étapes successivement parcourues, les progrès lentement réalisés. En regard des utopies anarchistes, il place les réalités parfois décevantes, mais les réalités décevantes sont vaincues. Qu'importe d'être colonisé si l'on courageusement fait son devoir !

Vive Basly, crie-t-on bruyamment ! Et l'ordre du jour nous avons publié hier est lu et adopté à l'unanimité.

Le citoyen Goniaux demande s'il y a dans la salle des contradicteurs qui désirent prendre la parole. Personne ne se présente. On crie à nouveau : Vive Basly ! Vive Goniaux !

La réunion est terminée. De toutes parts on se dirige vers Basly pour lui serrer les mains ou le féliciter ou le remercier ; tous les visages sont radieux. La journée s'achève dans l'allégresse.

L'élection législative du Pas-de-Calais

UNE ADRESSE DE SYMPATHIE A LEVY-ULLMANN

Le cercle le « Progrès Républicain » de Saint-André, nous communique l'ordre du jour suivant : « Les membres du Cercle le Progrès Républicain de Saint-André-Lille, réunis en assemblée générale, ce jour, 28 février, adressent au citoyen Lévy-Ullmann, leurs plus chaleureuses félicitations, pour l'ardente et courageuse campagne qu'il mène à Saint-Omer formant des vœux pour que le succès couronne ses efforts le 7 mars prochain ».

Le Président, E. DUHAUT.

A ORCHIES

ÉCRASÉ PAR UN CAMION

Un conducteur glisse sous son véhicule lourdement chargé. On le relève grièvement blessé.

Hier, le camionneur de la maison Butez, nommé François Desaully, revenant de Marquillies avec son véhicule lourdement chargé de matériaux de tréfilerie galvanisée. Arrivé sur la route de Beuvry, Desaully, on ne sait trop comment, glissa en bas du camion et fut pris entre celui-ci et le trottoir.

Par un heureux hasard le docteur Leclerq passait juste à ce moment. Il descendit immédiatement du véhicule et donna les premiers soins au blessé qui avait deux côtes enfoncées et la cuisse fortement meurtrie. Aidé par des passants, le docteur mit le blessé dans sa voiture et le reconduisit à son domicile.

Le camion resté à l'abandon, fut ramené à son propriétaire, par un ouvrier complaisant.

A BOULOGNE

Mort tragique d'un vieillard

Dimanche vers le soir, M. Alexandre Cardon, retraité du chemin de fer du Nord, âgé de 73 ans, sortait de son appartement, rue du Chemin-Vert, en disant à sa femme qu'il allait se faire rasoir.

L'effort du vieillard ne décelait rien d'anormal. Au moment où il se penche pour se raser, il tombe et se casse le cou. On le relève à l'hôpital, mais il est mort quelques heures après.

A CALAIS

Un suicide dans une usine

Un homme de peine est trouvé noyé dans un réservoir.

Rue de Chantilly habitent les époux Courquin. Le mari, Jean, était occupé comme homme de peine à l'usine Lefebvre, rue Aubert.

Hier matin, vers 10 heures un coiffeur de bateau, sortait du chaillouir de la place Frère-Sauvage et passait à l'angle de cette place et du pont Marguet, quand il aperçut dans la ligne, à moitié basse à ce moment, une masse informe qui semblait être un cadavre. Un examen plus attentif le convainquit qu'il se trouvait en présence d'un noyé dont la tête reposait sur le fond vaseux et le corps était à peine recouvert de quelques centimètres d'eau.

Ce cadavre était celui de Cardon. On ne sait si on se trouve en présence d'un suicide ou d'un accident.

A CALAIS

Un suicide dans une usine

Un homme de peine est trouvé noyé dans un réservoir.

Rue de Chantilly habitent les époux Courquin. Le mari, Jean, était occupé comme homme de peine à l'usine Lefebvre, rue Aubert.

Hier matin, vers 10 heures un coiffeur de bateau, sortait du chaillouir de la place Frère-Sauvage et passait à l'angle de cette place et du pont Marguet, quand il aperçut dans la ligne, à moitié basse à ce moment, une masse informe qui semblait être un cadavre. Un examen plus attentif le convainquit qu'il se trouvait en présence d'un noyé dont la tête reposait sur le fond vaseux et le corps était à peine recouvert de quelques centimètres d'eau.

Ce cadavre était celui de Cardon. On ne sait si on se trouve en présence d'un suicide ou d'un accident.

DERNIÈRE HEURE

(Par Services Télégraphiques et Téléphoniques Spéciaux)

La Grève de Mazamet

LE CHOMAGE S'ÉTEND. — GRAVES CONFLITS ENTRE LES GREVISTES ET LA TROUPE

Mazamet, 1er mars. — La grève qui a éclaté dans les tissages de Mazamet menace de prendre de grandes proportions. Deux mille ouvriers ont quitté le travail ; la préfecture, le sous-préfet, le procureur et le juge d'instruction sont sur les lieux.

215 gendarmes à cheval, 110 gendarmes à pied, un escadron de dragons et un escadron de hussards font continuellement des patrouilles.

Les grévistes sont surtaxés par ce déploiement de force publique. Les femmes se couchent devant les gendarmes.

Deux patrons démissionnaires ont vu leur maison entourée de grévistes qui en ont brisé les portes à coups de matrasques. Les patrons ont riposté en couvrant les grévistes de projectiles de toutes sortes.

La chambre de commerce de Mazamet se trouve en désaccord avec l'autorité préfectorale.

Vive agitation chez les Mineurs allemands

Ils réclament des lois de protection. — Menaces de grève générale

Berlin, 1er mars. — Dix-huit réunions de mineurs, à Essen, à Bochum et Gelsenkirchen, extrêmement peu calmes et tumultueuses, ont réclamé des lois impériales réglant le régime des mineurs allemands, des inspecteurs ouvriers, la journée de huit heures et des mesures efficaces contre les catastrophes de mine.

Dans ces réunions, plusieurs orateurs ont menacé de déclencher une grève générale si les lois réclamées ne sont pas votées.

CRISE DANS LES MINES ANGLAISES

On réduit le salaire des mineurs.

Londres, 1er mars (de l'Evening Standard). — En raison de la crise traversée par les mines anglaises, les salaires de 100.000 mineurs ont été réduits aujourd'hui de 6 %, dans les charbonnages de Foston du comté de Monmouth. En outre, plus de 2.000 ouvriers ont été congédiés.

L'Élection législative de Quimper

M. Le Loudec, maire radical de Quimper.

Paris, 1er mars. — Les résultats complets de l'élection ne sont pas encore parvenus, les communications télégraphiques et téléphoniques étant interrompues par suite de l'abandon de la chute de neige qui a eu lieu cette nuit.

Les premiers résultats donnaient 500 voix de majorité à M. Le Loudec sur M. Ch. Baziers, son concurrent progressiste ; les scrutins de dix communes manquent encore. Au ministère de l'Intérieur, on considère que ces scrutins ne peuvent modifier le résultat et on croit à l'élection de M. Le Loudec.

Au 1er tour de scrutin les voix s'étaient ainsi réparties : Baziers, progressiste, 4.229 ; Le Loudec, radical, 4.181 ; Collignon, ancien préfet, républicain, 2.135 ; de Brémont d'Arz, progressiste, 2.034 ; voix diverses, 87.

Le scrutin de remplacer M. de Kerjéru, député républicain, décédé, qui aux élections générales de 1906 avait été élu par 10.377 voix, sans concurrent.

Les épidémies dans les garaisons

LA TYPHOÏDE A CHERBOURG

Cherbourg, 1er mars. — De nombreux cas de typhoïde se sont manifestés dans la garnison de Cherbourg, et M. Chéron est allé faire une enquête sur place. Après une conférence avec les médecins-majors des régiments, le sous-secrétaire d'État décide de confier à la troupe tous les détails de l'hygiène et des quatre importants communes de Lourville, Equeurdreville, Océville et Querqueville, fermant la banlieue. Le préfet maritime lui-même mesure en ce qui concerne l'armée de mer.

La mesure de M. Chéron provoque parmi les habitants de Cherbourg, un grand mécontentement.

« L'excuse la plus commode n'est pas de douter que l'on s'occupe de lui. Il était toujours dans le paradis de Mahomet ; des interjections voluptueuses s'échappaient de ses lèvres ridées. — Ne fais pas d'imprudences, murmura Vidocq. — La bohémienne s'approcha de lui. Elle tira un poignard de son corsage. — S'il bouge, dit-elle énergiquement, je le tue. — Il crut qu'elle allait frapper ; il lui retint le bras. — Tu es folle ! dit-il. — En effet, la Carline avait les yeux égarés. Un sourire sinistre achevait de donner à cette physionomie une expression diabolique. Vidocq s'écria : — Comment ! c'est toi qui parles ainsi. — Oh ! est le mal ? — Si le mal n'est pas la dureté avec un Rouquin. — Il y a commencement à tout. — Je ne veux pas que tu frappes ce vieillard. — J'ai toujours refusé au Rouquin de l'aider, lorsqu'il s'agissait de refaire un pantalon, mais pour toi, François, j'éventrerais à l'instant ce vieillard. — Allons ! veux-tu ? Un seul coup et le vieux dormira plus longtemps. On sera plus tranquille pour affurer tout ce que tu voudras. — De nouveau, elle leva le bras. — Mitraille ! fit Vidocq. — De quoi ? tu m'insultes ! Il lui arracha le poignard de la main. La Carline haussa les épaules. — C'est bon... Je t'obéis parce que je t'aime. — Sortons de cette chambre. — Pas avant que l'été pris ce qu'il nous faut. — Tu l'as dit. — Le chef est trop pressé, s'écria la bohémienne. — Il trouvait que Vidocq restait bien longtemps auprès de toi ! n'a chargé de venir voir ce qui se passait... Ce qui vous explique pourquoi je vous ai dérangés. Je vous en demande encore une fois pardon. — C'est bon, répondit notre ami, je descends avec toi. — Le Rouquin tressailla en entendant les soupirs du vieillard. — Comme Vidocq en entrant, il n'avait pas vu le lit et l'homme qui reposait. — Quel est ce qui est ce ? fit le pauvre. — Ça l'a réveillé la Carline, dit un marquis. — En vrai ? — Bien sûr. — Le Rouquin était intelligent lorsqu'il n'était pas trop ivre. — Il comprit qu'il avait devant lui protecteur de son ancienne épouse. Il se découvrit. — M'en veux-tu, dit-il, j'ai l'adresse tous mes remerciements pour les bonnets que tu as eues envers mon ancienne épouse, et je serais déçu de troubler ton sommeil, qui me parait être celui de l'innocence. — Quand ils furent dans une autre pièce, la Carline s'écria : — Je vais donner congé à tous les domestiques... On pourra venir entre onze heures et minuit. (A suivre.)

La Crise Orientale

LA SERBIE NE VEUT PAS TROUBLER LA PAIX

Belgrade, 1er mars. — Un communiqué officiel déclare que la Serbie, se fondant sur la parfaite correction de son attitude à l'égard de l'Autriche, correction reconnue d'ailleurs par l'Europe, met sa confiance inébranlable dans la justice et la bienveillance de l'Europe, car le gouvernement est convaincu d'avoir répondu par son attitude à l'attente des puissances.

En même temps le gouvernement serbe compte voir la population serbe accueillir avec une extrême réserve diverses nouvelles propres à faire naître l'inquiétude et provenant surtout des sources les plus suspectes.

La Serbie a entretenu jusqu'ici des relations correctes avec l'Autriche-Hongrie ; elle désire les voir rester telles à l'avenir ; elle s'attend à ce que l'attitude de chaque citoyen constitue à tous les points de vue, par sa parfaite modération, un appel pour son gouvernement dans les jours sérieux qu'elle traverse actuellement.

Le Bureau des Téléphones incendié à Naples

Naples, 1er mars. — A la suite d'un court-circuit, un incendie a éclaté dans le bureau central des téléphones et a détruit la salle des commutateurs et la tour extérieure des fils.

Toutes les employés téléphonistes ont pu se sauver.

Naples, 1er mars. — On est maître de l'incendie du bureau central des téléphones. L'incendie a été causé par la chute d'un fil téléphonique sur un fil de tramway. Le feu a été éteint par les pompiers. Les dégâts ont été évalués à 100.000 francs.

Notre tarif douanier et l'Angleterre

Londres, 1er mars. — A la Chambre des Communes, M. Churchill, président du Board of Trade, a déclaré aujourd'hui avoir reçu de 53 chambres de commerce et de 19 associations commerciales importantes des observations au sujet de l'effet que la révision des tarifs douaniers français pourrait produire sur le commerce britannique.

LES FONDS DU PARI MUTUEL

Paris, 1er mars. — La commission de répartition des fonds du Pari Mutuel destinés à la bienfaisance s'est réunie hier, sous la présidence du ministre de l'Agriculture. Les ressources dont elle dispose se montent à la somme totale de 6.649.196 fr. 25 sur lesquels elle a attribué une somme de 4.000.000 francs ainsi répartie : Au Département de la Seine et à la Ville de Paris, 1.425.000 fr. ; Aux 85 autres départements, 2.950.000 fr. ; Aux établissements français de bienfaisance situés à l'étranger, 225.000 fr.

Total, 4.600.000 francs. A un autre point de vue, cette distribution peut se diviser encore de la manière suivante : 3.351.000 fr. aux établissements publics et 1.249.000 fr. aux œuvres privées d'assistance.

La santé de Bebel

Berlin, 1er mars. — Bebel, qui avait été fort souffrant pendant une grande partie de l'hiver, a vu son état s'empirer subitement hier. Sa santé donne en ce moment de grandes inquiétudes.

Edouard VII en France

Londres, 1er mars. — Le roi partira jeudi matin pour Biarritz ; il passera une nuit ou deux à Paris ; il ira voir M. Fallières avant de continuer son voyage.

COURS DES COTONS

Le Havre, 1er mars. — Clôture du marché des cotons : Tendances soutenue, ventes 900, Mars 59,87 ; avril 60,25 ; mai 60,37 ; juin 60,50 ; juillet, août 60,62 ; septembre 60,50 ; octobre 60,37 ; novembre 60,12 ; décembre 59,87 ; janvier 59,62 ; février 59,50.

FEUILLETON DU 2 MARS. — N. 87

VIDOCQ

Le Roi des Policiers

Par Marc MARIO et Louis LAUNAY

— Tu l'expliqueras avec François. — J'aime mieux ça. — Albert de Chagnolle sortit. — La Carline et Vidocq se retrouvèrent seuls en présence. — La bohémienne alla fermer la porte à clef, dès que Caron eut disparu. — Elle revint se jeter dans les bras de notre ami. — Il m'empêche, ce gousier-là. Je crois toujours qu'il va me saigner. — Tant que je suis là, tu n'as rien à craindre. — Écoute, François. Si tu veux, nous ferons le coup de ces deux. — Caron nous guette. — Nous nous arrangerons de manière à ce qu'il n'ait rien. — Il est sur ses gardes. — Fais toutes les clés des tiroirs. — Vidocq passa la main devant ses yeux pour chasser la larmoyante. Il commençait à être moins sûr de lui. — Je ne veux pas, dit-il. — Voyons... — Laisse-moi. — La bohémienne continua : — Si tu voyais ce qu'il a de vieux ! Des nœuds et des dents. Nous serions heureux pour le restant de notre vie. Tu n'aurais plus guère des gendarmes, car nous n'aurions rien...

bien loin... dans mon pays de montagnes. On nous cherche pour des seigneurs. — Il ne répondit pas. — Ça y est-il ? demanda la Carline. — Quoi ? dit notre héros, semblant sortir d'un rêve. — Tu vas descendre. Tu diras à Caron que tout sera préparé pour ce soir. Tu lui expliqueras, qu'avant, ce serait imprudent, nous ne réussissons pas. Il attendra bien quelques heures, il comprendra nos raisons. Quand il arrivera, il trouvera peut-être de la poudre. — Tu as toutes les clés ? — C'est-à-dire que je peux les avoir. — Oh ! c'est dit. — Tu me prends pour une menteuse ? — Viens avec moi dans la chambre du marquis de Boisfleur. — Non, c'est inutile. — Allons, tu lâches ! s'écria la vicomtesse d'un ton méprisant. Je n'aurais jamais cru cela de toi. — Elle insista. Vidocq ne résista plus. — Ne fallait-il pas, d'ailleurs, qu'il étudiât le terrain pour l'opération projetée ? — Il murmura : — J'aimerais mieux avoir cinquante mille livres de rentes, mais de deux maux, il faut choisir le moindre. Je préfère trouver le vicomte nécessaire chez cet excellent marquis de Boisfleur et laisser tranquille le trésor de M. de Crécy. — La Carline introduisit Vidocq dans la chambre à coucher de son fastueux protecteur. — Tiens ! fit la bohémienne, il rouille ! Les rideaux étaient fermés, la pièce était plongée dans une demi-obscurité ; Vidocq n'avait pas vu le vieillard étendu sur le lit ; mais les yeux de la bohémienne perceaient les ténèbres, et il admira une fois de plus l'aplomb de cette fille. — La Carline recrita :

— Ce n'est pourtant pas la visite qu'il m'a rendu ce matin qui l'aura beaucoup fatigué. — Dis donc, François, s'il était mort ? — Quelle idée. — Est-ce que j'hériterais ? — Si le marquis n'a pas d'enfants, et s'il l'a couché sur son testament... — Ça fait trop de si. — Horace de Boisfleur eut un léger mouvement. Le vieux gentilhomme avait fréquemment des somnolences. Généralement, il faisait après son déjeuner une sieste prolongée. — Les rêves du marquis étaient presque tous agréables, depuis que la gipsie habitait sous son toit. — M. de Boisfleur, qui rêvait quand il était éveillé ; vivait quand il reposait. — Les songes sont des mensonges ; le vieillard, dans les bras de Morphée se croyait rajouté d'un nombre incalculable d'hivers, et l'amour qu'il éprouvait pour la Carline ne lui semblait plus tout à fait aussi platonique. — Horace retrouvait d'ailleurs toutes ses conquêtes. Il était au temps où on l'aimait pour lui-même. Au milieu de toutes ces femmes, dont l'un avait le nom sur le fanonnettes, il se sentait une créature splendide semblait trôner comme une reine. C'était la gipsie avec son éclatante et fatale beauté. — M. de Boisfleur tendait ses mains suppliantes vers elle. La Carline, après avoir surélevé les sens de son amoureux, tombait dans ses bras. — Le vieillard avait de petits cris de triomphe. — La bohémienne s'écria : — Le chef est dans sa poche ; je vais rendre cette clef sans le réveiller. — Prends garde ! — Ne crains donc rien... Tu sais pourtant...

que, dans notre monde, on nous habite tout juste à ce genre d'opérations. — L'excuse la plus commode n'est pas de douter que l'on s'occupe de lui. Il était toujours dans le paradis de Mahomet ; des interjections voluptueuses s'échappaient de ses lèvres ridées. — Ne fais pas d'imprudences, murmura Vidocq. — La bohémienne s'approcha de lui. Elle tira un poignard de son corsage. — S'il bouge, dit-elle énergiquement, je le tue. — Il crut qu'elle allait frapper ; il lui retint le bras. — Tu es folle ! dit-il. — En effet, la Carline avait les yeux égarés. Un sourire sinistre achevait de donner à cette physionomie une expression diabolique. Vidocq s'écria : — Comment ! c'est toi qui parles ainsi. — Oh ! est le mal ? — Si le mal n'est pas la dureté avec un Rouquin. — Il y a commencement à tout. — Je ne veux pas que tu frappes ce vieillard. — J'ai toujours refusé au Rouquin de l'aider, lorsqu'il s'agissait de refaire un pantalon, mais pour toi, François, j'éventrerais à l'instant ce vieillard. — Allons ! veux-tu ? Un seul coup et le vieux dormira plus longtemps. On sera plus tranquille pour affurer tout ce que tu voudras. — De nouveau, elle leva le bras. — Mitraille ! fit Vidocq. — De quoi ? tu m'insultes ! Il lui arracha le poignard de la main. La Carline haussa les épaules. — C'est bon... Je t'obéis parce que je t'aime. — Sortons de cette chambre. — Pas avant que l'été pris ce qu'il nous faut. — Tu l'as dit. — Le chef est trop pressé, s'écria la bohémienne. — Il trouvait que Vidocq restait bien longtemps auprès de toi ! n'a chargé de venir voir ce qui se passait... Ce qui vous explique pourquoi je vous ai dérangés. Je vous en demande encore une fois pardon. — C'est bon, répondit notre ami, je descends avec toi. — Le Rouquin tressailla en entendant les soupirs du vieillard. — Comme Vidocq en entrant, il n'avait pas vu le lit et l'homme qui reposait. — Quel est ce qui est ce ? fit le pauvre. — Ça l'a réveillé la Carline, dit un marquis. — En vrai ? — Bien sûr. — Le Rouquin était intelligent lorsqu'il n'était pas trop ivre. — Il comprit qu'il avait devant lui protecteur de son ancienne épouse. Il se découvrit. — M'en veux-tu, dit-il, j'ai l'adresse tous mes remerciements pour les bonnets que tu as eues envers mon ancienne épouse, et je serais déçu de troubler ton sommeil, qui me parait être celui de l'innocence. — Quand ils furent dans une autre pièce, la Carline s'écria : — Je vais donner congé à tous les domestiques... On pourra venir entre onze heures et minuit. (A suivre.)

SAPTÈME DELESPAL HAVES
D'origine française et méditerranéenne
DRAGÉES CHOCOLATS
LILLE Rue Nationale, 85 LILLE